OU ALLONS-NOUS ?

Nous célébrerons dans quelques jours notre fête nationale. Un immense frisson de patriotisme va secouer notre peuple de la tête aux pieds. Des quatre coins de la province française du Canada va s'élever un formidable concert d'exultations : en une étrange et féconde litanie de phrases annuellement redites, des orateurs populaires, de tout âge, de toute taille et de toute nuance, encore plus grisés que profondément émus, chanteront les gloires d'hier, la prospérité d'aujourd'hui et les espérances de demain. Ce sera grand, ce sera noble, ce sera beau!

Ce sera grand, noble et beau ; mais peut-être n'est-il pas mauvais de ne pas prendre part à cet enthousiasme plus ou moins factice ; peut-être est-il salutaire qu'au lieu de nous leurrer avec de vains mots, qu'au lieu de déguiser notre pensée et d'émousser nos sentiments pour ne blesser personne, nous regardions bien en face, les yeux grand ouverts, ce que nous sommes et ce que nous serons, tant que durera l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, qui lie notre province française à des provinces saxonnes.

Si je considère attentivement notre position dans la confédération canadienne, si je m'arrête à songer un peu à l'accroissement des races qui nous entourent et dans lesquelles nous nous noyons peu à peu, je ne puis arriver qu'à cette triste conclusion : nous ne sommes rien, nous ne serons jamais rien!

Nous sommes catholiques; soit. Les Irlandais aussi le sont. Nous parlons français; soit. Mais nous n'avons même pas l'énergie de présider à l'évolution d'une langue qui nous devienne nôtre, de faire, en un mot, comme les Américains ont fait de l'anglais. Nous nous attachons servilement au français de Paris, ne comprenant pas que, tant qu'il en sera ainsi, nous n'aurons jamais une littérature à nous, que nos plus grands poètes, nos meilleurs écrivains ne seront que des nains à coté des nains de là-bas, et que nos artistes dramatiques seront toujours relégués à la dernière place, sous prétexte qu'ils n'articulent pas à la parisienne.